comédie en deux actes, mêlée d'ariettes, musique de Ragué, jouée en 1786.

DUROSTORUM, ancienne ville de la Mésie inférieure, aujourd'hui SILISTRIE.

DUROTRIGES, ancien peuple de l'île de Bretagne, sur la côte méridionale, à l'E. des Dumnonii et à l'O. des Rhegni. Leur territoire forme le comté de Dorset.

DUROUILLET (Marie-François GAND-LEBLANC, bailli), auteur dramatique. V. DUROLLET.

DUROURE (Joachim de BEAUVOIR), dit le **brave Brison**, capitaine français, né en 1577, mort en 1628. Il appartenait à une ancienne et noble famille du Vivarais. A dix-huit ans, il alla combattre sous les ordres de Lesdiguières, en Savoie, embrassa la religion réformée, puis revint dans le Vivarais, qu'habitait sa famille, et devint le chef des huguenots de cette province, qui le députèrent au synode de Privas et aux assemblées de Grenoble, de Sommières, de Châtellerault et de Saumur. En 1614, il épousa la fille du baron de Privas, ce qui le rendit maître de cette place importante; mais, bientôt après, il perdit sa femme et, avec elle, la possession de cette ville. Duroure conçut alors une passion des plus violentes pour sa belle-mère; mais celle-ci, qui aimait le comte de Lestranges-Hautefort, l'épousa secrètement et lui livra le château de Privas. A cette nouvelle, Duroure marcha contre cette ville, qu'il emporta d'assaut (1620), puis se rendit, l'année suivante, à Nîmes, à l'appel des réformés, qui venaient de recommencer la guerre civile, et il en prit le gouvernement militaire. A la suite de démêlés qu'il eut avec le duc de Rohan, Duroure retourna dans le Vivarais, s'empara de Soyons, de Beauchastel, du Pouzin, tint pendant sept ans en échec l'armée royale, finit par faire sa soumission (1626), et reçut alors le grade de maréchal de camp, et la charge de gentilhomme de la chambre. Sa conduite le rendit suspect à ses coreligionnaires, et deux ans plus tard il fut assassiné d'un coup de mousquet près de Privas.

DUROURE (Scipion DE BEAUVOIR-GRIMOARD, comte), général français, né au château de Banne (Vivarais), mort en 1669, cousin du précédent. Il fut élevé auprès de Gaston d'Orléans, dont son oncle, le maréchal d'Ornano, était gouverneur, fit ses premières armes au siége de La Rochelle en 1628, embrassa en 1632 le parti du duc de Montmorency contre la cour, mais ne tarda pas à rentrer dans le devoir, et fit, sous les ordres de son frère aîné et dans le régiment que ce dernier avait levé, la campagne d'Italie contre l'empereur et le roi d'Espagne. Son frère ayant été tué au siége de Valence, il fut promu colonel de ce régiment, et se signala successivement au combat de Montbaldon (1637), à la prise de Quiers (1638), au ravitaillement de Casal (1639), ainsi qu'aux batailles de Casal et de Turin. En 1650, il fut nommé lieutenant général et envoyé en Flandre, où il eut, à Réthel, une part active à la victoire de Praslin sur Turenne, qui faisait alors la guerre à la cour. Il reçut ensuite le gouvernement de Montpellier, et en 1661 celui de Pont-Saint-Esprit, qu'il conserva jusqu'à sa mort. — Son fils, Louis-Pierre-Scipion DE BEAUVOIR-GRIMOARD, comte DUROURE, né en 1645, mort en 1733, fut fort avant dans la faveur de Louis XIV, qui le maria en 1666 à Mlle du Guast d'Artigny, fille d'honneur de la duchesse d'Orléans, et assista aux fêtes de son mariage, pendant lesquelles on donna la première représentation de l'*Antiochus* de Thomas Corneille. A la mort de son père, il lui succéda dans ses emplois, réprima, en 1670, une révolte des paysans du Vivarais, servit avec distinction en Allemagne, sous les ordres de Luxembourg, et, après la paix de Nimègue, revint dans son gouvernement de Languedoc, où il tint quatre fois les états au nom du roi, et eut plus tard à combattre les camisards. Sa descendance s'est éteinte, en 1814, dans la personne de son arrière-petit-fils Denis-Auguste, marquis DUROURE, qui s'était distingué pendant la guerre de Sept ans et pendant celle de Corse, et était devenu, comme ses ancêtres, gouverneur de Pont-Saint-Esprit.

DUROURE (Louis-Henri-Scipion GRIMOARD-BEAUVOIR, comte), révolutionnaire français, né à Marseille en 1763, mort en 1822. Il appartenait à la famille des précédents et était par sa mère petit-fils du comte Catherlong, pair d'Irlande, et petit-neveu de lord Bolingbroke. Il fut élevé en Angleterre, et y mena une vie déréglée jusqu'au jour où il fut forcé de s'enfuir pour avoir tué d'un coup de pistolet un médecin dont il avait enlevé la femme. Lorsque la Révolution éclata, il se hâta d'accourir à Paris, fut admis au club des Jacobins, devint membre de la Commune, et, en cette qualité, fut plusieurs fois chargé de garder dans sa prison Louis XVI, dont il contre-signa même le testament, le 21 janvier 1793. Professant les opinions les plus exaltées, quoiqu'au fond il ne fût ni méchant ni sanguinaire, il fit partie de la commission chargée d'examiner la conduite du ministre Rolland, et joua un rôle actif dans la journée du 31 mai 1793. Il ne se trouvait pas à Paris au 9 thermidor, et échappa ainsi au châtiment qui atteignit les autres membres de la Commune. Il se tint tranquille jusqu'en 1799, où il collabora à la feuille révolutionnaire intitulée le *Journal des hommes libres*. Condamné, après le 18 brumaire, à la déportation aux îles Séchelles, il fut encore assez heureux pour échapper à cette mesure. Il vécut depuis lors à Paris, dans une position des plus précaires, après avoir dissipé une fortune considérable. Il avait publié plusieurs éditions du *Maître d'anglais* ou *Grammaire raisonnée*, de William Cobbet, et s'était même attiré une polémique assez vive avec ce dernier au sujet des notes et explications dont il avait cru devoir enrichir son livre.

DUROVERNUM, nom ancien de CANTORBÉRY.

DUROY ou **DEROY** (Henri), en latin **Regius**, médecin hollandais, né à Utrecht en 1598, mort dans cette ville en 1679. Après avoir exercé quelque temps son art à Naerden, il reçut une chaire de médecine à Utrecht en 1634 et la garda jusqu'à la fin de sa vie. Duroy adopta avec chaleur les idées de Descartes, qu'il s'efforça d'introduire dans la théorie de la médecine; mais, s'étant brouillé avec le célèbre philosophe, il abjura publiquement le cartésianisme, qui néanmoins est la base de tous ses ouvrages. Ses principaux écrits sont : *Physiologia* (Utrecht, 1641, in-4°); *Fundamenta physices* (Leyde, 1647), où il reproduisit presque textuellement le *Traité des animaux* de Descartes. C'est ce plagiat qui amena sa brouille avec ce dernier; *Fundamenta medicinæ* (Utrecht, 1647); *Philosophia naturalis* (Amsterdam, 1651), trad. en français en 1686; *De arte medica* (1657); *Praxis medica medicationum* (1657); *Explicatio mentis humanæ* (1659).

DUROY (Jean-Michel), conventionnel montagnard, né à Bernay (Eure) en 1754, décapité le 29 prairial an III (17 juin 1795). Il était avocat dans sa ville natale, fut nommé juge au tribunal du district dès le début de la Révolution, puis député suppléant à l'Assemblée législative, enfin membre de la Convention nationale. Il siégea à la Montagne, vota la mort du roi sans appel ni sursis, combattit les girondins, demanda, après le 31 mai, la mise en accusation de Buzot, fut envoyé en mission dans son département, et contribua à la répression de cette Vendée normande, suscitée par les girondins, et qu'on a nommée la guerre du fédéralisme. A son retour dans l'Assemblée, en septembre 1793, il prit la défense des officiers qu'on destituait comme ex-nobles, et dont beaucoup, disait-il, pour avoir ce malheur, « n'en étaient pas moins de bons sans-culottes. » Montagnard de la nuance la plus tranchée, il n'en était pas moins fort indépendant. C'est ainsi qu'il réclama, en pleine Terreur, l'entière liberté des opinions sur les opérations du comité de Salut public, et qu'il attaqua Merlin (de Thionville), qu'il regardait comme un agent orléaniste. Après le 9 thermidor, il combattit la réaction croissante, et le 1er prairial an III, lors de l'envahissement de l'Assemblée, il se joignit à ses collègues de la Montagne pour appuyer les demandes du peuple; ce fut même lui qui rédigea quelques-unes des principales propositions votées au milieu du tumulte et sous la pression de l'émeute. Après l'expulsion des envahisseurs, Duroy fut décrété d'accusation avec Romme, Goujon, Soubrany, Bourbotte et Duquesnoy, transféré au château du Taureau, dans le Finistère, puis ramené à Paris après quelques jours de détention, traduit devant une commission militaire et condamné à mort ainsi que ses amis. Comme eux il se plongea un couteau dans le cœur au sortir de l'audience, mais il conserva assez de vie pour être porté sanglant sur l'échafaud. Sous le couteau fatal, ses dernières paroles avaient été : « Vive la République! Unissez-vous, embrassez-vous tous : c'est le seul moyen de sauver la République. »

Pour les détails sur ce tragique événement, V. PRAIRIAL AN III (journée du 1er); V. aussi GOUJON, ROMME, DUQUESNOY, etc.

DUROZOIR (Charles-François), historien, né à Paris en 1774, mort en 1803. Elève de l'Ecole polytechnique, il entra à l'Ecole des mines en 1797 et mourut à vingt-neuf ans, par suite d'excès de travail. Il a publié, avec M. Héron de Villefosse, une *Histoire de la Révolution française par une société d'auteurs latins* (1800, in-8°).

DUROZOIR (Charles), historien et publiciste français, né à Paris en 1790, mort en 1843. Après avoir terminé ses études au Prytanée français, il se livra pendant quelque temps à l'étude du droit, pour obéir à la volonté de son père, qui était avocat au Parlement de Paris et caissier de la Comédie-Italienne. Il suivait en même temps, à la Faculté des lettres, les cours d'histoire de Lacretelle, dont il s'attira la bienveillance et qui le prit pour secrétaire. Ce fut sous ses auspices qu'il débuta dans la carrière des lettres, comme rédacteur de la *Gazette de France*. Royaliste par conviction, il vit avec joie le retour des Bourbons et fut l'un des premiers à le célébrer. En 1815, il fut attaché à la rédaction du *Journal général de France*, et, pendant les Cent-Jours, y rédigea les comptes rendus de la Chambre des pairs, sans ménager les ministres impériaux, ce qui ne lui attira, contre toute attente, aucune poursuite. En 1817, il fut nommé examinateur des livres près la direction de la librairie, emploi qui fut supprimé deux ans plus tard, devint à cette époque professeur d'histoire au collége Louis-le-Grand, et joignit à cette chaire, en 1823, la suppléance du cours de Lacretelle au Collége de France. Il avait cessé, en 1817, d'écrire dans le *Journal général*; mais il publia des articles dans différents recueils et journaux politiques jusqu'en 1823, époque où il redevint collaborateur de Lacretelle à la *Gazette de France*. Il s'y occupa spécialement du compte rendu des séances de l'Institut et de celles des Chambres, attaquant sans grands ménagements les hommes de tous les partis, mais de préférence les députés du gouvernement. A partir de 1825, il renonça à la polémique politique et ne fournit plus que de temps en temps quelques articles littéraires au *Moniteur*. Il s'occupait en même temps de la publication d'un grand nombre d'ouvrages, historiques pour la plupart, et qui parurent entre 1815 et 1830. Voici la liste des plus remarquables : le *Dauphin, fils de Louis XV, père de Louis XVI et de Louis XVIII*, ou *Vie privée des Bourbons depuis* 1725 *jusqu'en* 1789 (Paris, 1815, in-8°); *Description géographique, historique et routière d'Espagne* (Paris, 1823, in-8°); *Eloge historique de Pie VI, avec l'histoire politique et religieuse de l'Europe sous son pontificat* (Paris, 1825, in-8°); *Notice historique et littéraire sur les historiens du département du Nord et particulièrement sur Froissart, Monstrelet et Commines* (Cambrai, 1827, in-8°); *Relation historique, pittoresque et statistique du voyage de S. M. Charles X dans le département du Nord* (Paris, 1828, in-fol.); *Précis de l'histoire romaine depuis la fondation de Rome jusqu'à l'empire* (Paris, 1828, in-8°); *Traduction de l'histoire romaine de Florus* (Paris, 1829, in-8°); l'*Abbé de La Salle et l'institut des écoles chrétiennes* (Paris, 1842), avec Savagner; *Abrégé de l'histoire de Carthage* (Paris, 1843, in-8°). Durozoir a, en outre, fourni un grand nombre d'articles à une foule de journaux, de revues, d'ouvrages encyclopédiques, etc., tels que l'*Indépendant*, le *Messager des Chambres*, les *Annales politiques*, le *Journal des mœurs*, la *Biographie des demoiselles*, le *Dictionnaire de la conversation*, la *Biographie des hommes vivants*, la *Biographie Michaud*, etc.

DURPAIN (Jean), poëte français, moine de l'abbaye de Vaucelles. V. DUPIN.

DURR (Jean-Frédéric), érudit allemand, né à Wiedenbach en 1554, mort en 1729. Il accompagna en Hollande les princes d'Anspach avec le titre de prédicateur (1688), puis devint doyen et pasteur à Uffenheim. Il a laissé, entre autres écrits : *Disputatio de gymnasiis veterum athleticis* (Iéna, 1682); *De veterum calceamentis* (1688).

DURRENSTEIN, village d'Autriche au-dessous de l'Enns, cercle et à 5 kilom. O. de Krems, sur le Danube; 450 hab. Culture de la vigne et d'arbres fruitiers. On y remarque une belle église et les ruines du château où Richard Cœur de Lion fut détenu pendant quinze mois. Ce village fut, le 11 novembre 1805, le théâtre d'un combat héroïque, où 5,000 Français, commandés par le maréchal Mortier, se firent jour à travers un corps de plus de 30,000 Russes.

DURRIEU (Antoine-Simon, baron), général français, né à Grenade (Landes) en 1775, mort en 1862. Entré, en 1793, dans le corps des volontaires basques, il devint presque aussitôt capitaine, fit partie de l'armée des Pyrénées-Occidentales en 1795, puis se rendit en Italie, se battit dans le Tyrol, en Egypte, retourna en Italie, où il se conduisit brillamment à Marengo, au Mincio, à Caldiero, en Calabre, et reçut le grade de colonel sur le champ de bataille de Wagram (1809). Pendant la campagne de Russie, Durrieu se signala à la Moskowa, fut nommé général de brigade et baron pour sa belle défense de Glogau (1813), assista aux batailles de Lutzen, de Bautzen, de Torgau, se battit, pendant les Cent-Jours, à Fleurus et à Waterloo, où il reçut une grave blessure, puis se rallia au gouvernement de la Restauration, qui l'éleva, en 1829, au grade de général de division. Sous le gouvernement de Juillet, Durrieu reçut divers commandements à l'intérieur et fut membre de la Chambre des députés de 1834 à 1845, époque où il entra à la Chambre des pairs. En 1851, il fit partie de la commission consultative et vécut depuis lors dans la retraite.

DURRIEU (Jean-Jacques-Paulin OFFROY), homme politique français, né à Mauriac (Cantal) en 1812. Il se fit connaître sous le gouvernement de Juillet par ses idées avancées, fut nommé, en 1848, sous-commissaire à Mauriac et devint représentant du peuple à la Constituante, où il vota presque constamment avec les membres de la Montagne, et fit une vive opposition à la politique de l'Elysée. Réélu à la Législative, M. Durrieu rentra dans la vie privée après le coup d'Etat du 2 décembre.

DURRIEU (Xavier), journaliste et homme politique français, né à Castillon (Ariége) en 1817, mort en 1868. Il se rendit, en 1838, à Paris, où il entra à la rédaction du *Siècle*, devint, trois ans plus tard, rédacteur en chef du *Temps*, collabora à la *Revue de Paris* et à la *Revue des Deux-Mondes*, puis se sépara de l'opposition ministérielle, dont il avait fait partie jusqu'alors, pour entrer dans l'opposition radicale et démocratique, et prit, en 1845, la direction du *Courrier français*, qui devint l'organe des idées les plus avancées. Lorsque la révolution de 1848 eut renversé la monarchie de Juillet, Xavier Durrieu fonda le club appelé la *Société républicaine centrale* avec M. Blanqui, dont il ne tarda pas à se séparer. Bientôt après, les électeurs du département de l'Ariége l'envoyèrent à l'Assemblée constituante, où il siégea sur les bancs de la Montagne. Son mandat ne lui ayant pas été renouvelé lors des élections pour la Législative, Durrieu reprit sa place dans le journalisme et fonda, vers la fin de 1851, le journal la *Révolution*, qui parut jusqu'au coup d'Etat du 2 décembre. A cette époque, Durrieu fut arrêté et condamné à la déportation; mais, après être resté quelque temps sur un ponton, il vit sa peine commuée en celle de l'exil. Il se rendit alors en Angleterre, puis en Espagne, devint secrétaire de l'un des chefs du parti avancé et entra ensuite au Crédit mobilier espagnol. Il paraissait décidé à revenir en France, où les débats provoqués en 1868 à la Chambre par la nouvelle loi sur la presse lui faisaient espérer qu'il pourrait reprendre la plume de journaliste indépendant, lorsque la mort vint le frapper presque subitement dans une maison de campagne près de Barcelone.

Xavier Durrieu avait été, comme publiciste, un des champions les plus ardents de la liberté. C'était un homme de pensée plutôt qu'un homme d'action. A une érudition sûre et variée, il joignait un remarquable talent d'écrivain et de polémiste, et sa conscience honnête le préservait des écarts et des emportements trop communs de nos jours dans les luttes de la presse. On a de lui, outre ses nombreux articles, un ouvrage sur le coup d'Etat du 2 décembre, qu'il publia à Londres en 1852.

DURRIUS (Jean-Conrad), écrivain allemand, né à Nuremberg en 1625, mort en 1677. Il fut d'abord inspecteur des étudiants pauvres à Altdorf, puis professa successivement la morale, la poésie et la théologie dans cette ville. Durrius a laissé des écrits estimés, dont les principaux sont : *Institutiones ethicæ* (Altdorf, 1655, in-4°), dont Struvius fait de grands éloges; *Ethica paradogmatica* (Iéna, 1670); *Compendium theologiæ moralis* (1698); *Epistola de Johanne Fausto* (1676), publiée dans les *Amenitates litterariæ*, où il cherche à prouver que le célèbre magicien Jean Faust est un personnage purement imaginaire.

DURSLEY, ville d'Angleterre, comté et à 24 kilom. S.-O. de Glocester; 3,450 hab. Importante fabrication de draps, de tissus de laine; cardes de laine; papeteries.

DÜRSTELER (Erhard), historien et généalogiste suisse, né dans le canton de Zurich en 1678, mort en 1766. Il remplit les fonctions pastorales à Ehrlibach, puis à Horgen (1723) et se retira, en 1741, à Zurich, pour s'adonner entièrement aux immenses recherches qu'il avait entreprises sur les familles anciennes et modernes et sur l'histoire de son pays. Dürsteler a laissé plusieurs ouvrages manuscrits, dans lesquels on trouve des matériaux précieux : *Généalogies des familles nobles et patriciennes de Zurich* (18 vol. in-fol.); *Tables généalogiques des familles patriciennes de Berne; Histoire de la guerre civile de* 1656; *Histoire des révoltes des paysans en* 1646 *et* 1653; *Histoire de la guerre civile de* 1712; les *Annales des consulats de Zurich* (8 vol. in-fol.), etc.

DURTAL (*Duristallum*), ville de France (Maine-et-Loire), ch.-l. de cant., arrond. et à 18 kilom. N.-O. de Baugé, sur la rive droite du Loir; pop. aggl. 1,849 hab. — pop. tot. 3,512 hab. Carrière de pierre calcaire, usines, fours à chaux, briqueteries, poteries. Belle papeterie. Commerce de toiles, grains et bestiaux. Cette ville est agréablement située au bas et sur le penchant d'une colline, au pied de laquelle coule le Loir. En 1040, Foulques Néra construisit dans ce lieu un château fort, dont il ne reste plus aucun vestige; celui qui existe, construit au XVe siècle sur un plan irrégulier, mais très-vaste, est resté inachevé; aux extrémités de la façade, vers la ville, s'élèvent deux belles grosses tours munies de créneaux et de mâchicoulis. Le principal corps de bâtiment du côté du pont est du XVIIe siècle. On remarque encore à Durtal l'église Saint-Pierre, construction du XIe siècle, dans un état de délabrement complet; l'église paroissiale de Notre-Dame, qui n'a qu'une nef sans abside ni collatéraux; le clocher est du style roman secondaire; la voûte, en bois, porte dans chacun de ses panneaux la représentation d'un ange.

DURUFLÉ (Louis-Robert-Parfait), poëte français, né à Elbeuf en 1742, mort près de Rouen en 1793. Il était historiographe de la maison de Monsieur, commode sinécure qui lui permit de cultiver les lettres en toute sécurité et de jouir du commerce des lettrés, entre autres de Chamfort et de Marmontel. En 1773, il concourut pour le prix de poésie à l'Académie française, en concurrence avec La Harpe, qui l'emporta sur lui. L'Académie de Marseille et celle de l'Immaculée-Conception à Rouen le couronnèrent. Duruflé a publié : *Servilis à Brutus, après la mort de César*, héroïde (Paris, 1767, in-8°); le *Triomphe de l'Eglise sur l'hérésie*, ode (1770, in-8°); *Epître à un ami malheureux* (1773, in-8°); le *Siége de Marseille par le connétable de Bourbon* (1774, in-8°); le *Messie*, ode (1776, in-8°); *Sentiment d'un cœur pénitent*, stances (1776,

in-8°). Il fut, en outre, un des collaborateurs du *Journal encyclopédique*, de 1769 à 1793.

DURUFLÉ, manufacturier et homme politique. V. LEFEBVRE-DURUFLÉ.

DURUTTE (Joseph-François), général français, né à Douai en 1767, mort en 1837. Il partit comme volontaire en 1792, assista aux batailles de Menin, de Courtray, de Jemmapes, de Hondschoote et de Castricum, devint général de division en 1803, fit avec honneur les campagnes de l'Empire, fut créé comte en 1813 et reçut, l'année suivante, le commandement de Metz. La ville étant assiégée par 40,000 Russes, le bruit courut qu'elle était tombée entre leurs mains. Napoléon, alors si mal servi par tant de gens qu'il avait comblés de biens et d'honneurs, dit en apprenant cette nouvelle : « Je n'ai jamais rien fait pour cet homme-là : Metz est toujours à nous. » En effet, le général Durutte défendit Metz avec énergie et l'ennemi ne put y entrer. Les habitants offrirent au général une épée d'honneur. Il quitta le service après la bataille de Waterloo, où il avait perdu le poignet droit.

DURUTTE (Antoine-François-Camille, comte), fils du précédent, compositeur et musicographe français, né à Ypres en 1803. Elève de l'Ecole polytechnique, il en sortit, en 1825, avec le grade de sous-lieutenant d'artillerie, dont il se démit, deux ans plus tard, pour s'adonner entièrement à son goût pour la musique. M. Durutte fit alors une étude approfondie de cet art, se rendit en Allemagne, puis, après avoir habité Metz pendant quelques années, vint se fixer à Paris. Comme compositeur, on lui doit des messes, des morceaux religieux, des opéras restés inédits, etc.; comme écrivain, il a publié : la *Loi génératrice des accords* (1838) et l'*Esthétique musicale* (1856).

DURUY (Victor), historien français, né à Paris en 1811. C'est le fils d'un ouvrier de la manufacture des Gobelins. Il entra à l'âge de douze ans au collége Sainte-Barbe, et, après sept ans d'études, fut admis, en 1830, à l'Ecole normale supérieure. Son goût pour les travaux historiques, qui ont rempli sa carrière universitaire, se manifesta dès son séjour à l'école, et à sa sortie, en 1833, il fut envoyé au collége de Reims comme professeur d'histoire. Quelques mois après, il était rappelé à Paris et chargé du même cours au collége Henri IV. Il commença alors la série de ses nombreuses publications classiques. Après avoir collaboré, sous le voile de l'anonyme, à plusieurs ouvrages élémentaires, il publia, en 1838, une *Géographie politique de la république romaine et de l'empire*, suivie, en 1839, d'une *Géographie historique du moyen âge*. Ces deux ouvrages, complétés l'année suivante par une *Géographie historique de la France*, révélaient chez l'auteur une préoccupation très-juste : celle de donner à l'étude de l'histoire un complément qui lui fait presque toujours défaut, le parallélisme de l'enseignement géographique. En 1841, M. Duruy résumait ses travaux dans un *Atlas de la géographie universelle*. Il annonçait à la même époque le commencement d'un grand ouvrage sur l'histoire romaine, avec ce titre : *Histoire des Romains et des peuples soumis à leur domination*, dont les deux premiers volumes parurent en 1844. En 1845, M. Duruy publia une *Histoire sainte d'après la Bible*, dont il fit un résumé à l'usage des écoles. S'adonnant alors plus spécialement aux ouvrages classiques, il fit, en 1848, un *Abrégé d'histoire de France*, puis une *Histoire romaine*, et, en 1851, une *Histoire grecque*. Travaillant avec une activité infatigable, il fit paraître, en 1852, une *Histoire de France* en deux volumes, écrite dans un esprit libéral. Après une étude sur l'*Etat du monde romain vers la fondation de l'empire*, qui lui servit de thèse de doctorat, M. Duruy publia, en 1852, son *Histoire de la Grèce ancienne*, qui fut couronnée par l'Académie française.

Depuis un an, il avait quitté le professorat et avait été nommé inspecteur de l'Académie de Paris, puis maître de conférences à l'Ecole normale. Sur le désir personnel de l'empereur, auprès duquel il avait été souvent appelé pour travailler à des recherches sur la *Vie de César*, il fut nommé inspecteur général de l'enseignement secondaire pour les lettres et professeur d'histoire à l'Ecole polytechnique. Il publia alors, en 1863, une *Histoire moderne* et une *Histoire populaire illustrée de la France*. Enfin, la librairie Hachette a édité, sous la direction de M. Duruy, une *Histoire universelle* en un grand nombre de volumes, parmi lesquels figurent la plupart des ouvrages que nous venons d'indiquer.

M. Duruy était en tournée d'inspection générale, vers la fin du mois de juin 1863, lorsqu'une dépêche de l'empereur arriva dans sa famille; expédiée en toute hâte dans la ville où l'on croyait M. Duruy, elle n'y parvint qu'après son départ et voyagea de préfecture en préfecture dans plusieurs départements; elle fut enfin apportée à M. Genteur, préfet de l'Allier, chez lequel M. Duruy était descendu. Ce fut lui qui annonça à l'inspecteur général en tournée qu'un décret de l'empereur le nommait ministre de l'instruction publique. Ce fut une bonne nouvelle pour tous deux, car M. Duruy appela immédiatement M. Genteur au ministère, dont il le fit secrétaire général, avec le titre de conseiller d'Etat. Ici commence pour M. Duruy une carrière toute nouvelle, et, disons-le, jamais ministre ne fit preuve d'une pareille ardeur au travail. Sincèrement libéral, le grand maître de l'Université a donné à tous les degrés de l'enseignement une impulsion qu'avant lui aucun ministre n'avait su ou voulu lui imprimer. Il nous est impossible d'énumérer tous les actes de son administration destinés à concourir à ce grand but : développement de l'intelligence. Bornons-nous à signaler les plus importants. M. Duruy rétablit l'agrégation de philosophie et la classe de philosophie dans l'enseignement des lycées; il supprima la bifurcation des études, système créé par l'un de ses prédécesseurs, M. Fortoul, et promptement condamné par l'expérience; il introduisit dans les lycées un enseignement nouveau, celui de l'histoire contemporaine. Cette innovation souleva de vives réclamations; apprendre aux élèves à juger les événements et les hommes de notre temps est un rôle grave et délicat, peut-être dangereux. M. Duruy répondait qu'il était absurde de savoir l'histoire de Pyrrhus et d'ignorer le règne de Napoléon Ier, de Louis XVIII et de Louis-Philippe. Ensuite M. Duruy réorganisa le Muséum d'histoire naturelle; il créa une commission supérieure pour statuer en dernier ressort sur la révocation des professeurs, déploya une grande ardeur pour organiser l'enseignement professionnel dans les lycées, dans les colléges, et fonda dans les bâtiments de l'ancienne abbaye de Cluny une sorte d'école normale professionnelle, où chaque département pouvait envoyer des élèves aux frais du budget départemental.

L'enseignement primaire occupa bientôt après les soins et l'activité de M. Duruy. Il donna une impulsion énergique à la création de cours pour les adultes dans toutes les écoles, et cette innovation s'est rapidement développée. Plus tard, il a provoqué la loi du 10 avril 1867 sur les écoles de hameau, sur les classes de filles et sur la gratuité. Tous ces résultats, dont la plupart ont une portée énorme au point de vue du développement intellectuel, ont été obtenus avec des ressources budgétaires presque ridicules, à peine des miettes qui auraient pu tomber du budget de la guerre. Il convient de rappeler ici le rapport à l'empereur, inséré au *Moniteur*, et qui exposait complétement la doctrine de l'enseignement gratuit et obligatoire. Le principe de la gratuité fut admis, sous la réserve de l'appliquer progressivement; mais le caractère obligatoire souleva des réclamations si générales que le rapport fut à peu près désavoué par une note insérée peu de jours après au *Journal officiel*. Ainsi, il fallait que M. Duruy luttât non-seulement contre la pénurie financière, mais encore contre des obstacles de toute nature que de puissants adversaires lui suscitaient à chaque instant. Il avait sur les bras tout le parti clérical, troupe implacable, ardente à la poursuite et qui dispose de très-grandes influences dans les hautes régions du pouvoir. Il avait aussi à lutter contre la routine, contre l'apathie des gens ennemis du mieux quand le mieux les dérange.

M. Duruy avait voulu inaugurer une troisième sorte d'enseignement : les cours au public. Sa première création en ce genre fut celle des *conférences*. Dans presque toutes les villes, les professeurs, secondés par les autorités locales, réunirent des auditoires nombreux à des leçons de littérature, de physique, d'histoire. A la fin de 1867, M. Duruy voulut aller plus loin et créer des conférences, des leçons spéciales à l'usage exclusif des demoiselles. A Paris, l'impératrice conduisit ses nièces, les filles de la duchesse d'Albe, à l'une de ces réunions; mais en province, dès le premier jour, le clergé se déclarant hostile à l'enseignement donné par les professeurs de l'Université, se leva comme un seul prêtre pour combattre cette innovation qui menaçait de lui enlever la direction des jeunes filles.

L'institution des conférences pour les jeunes filles a soulevé une véritable croisade des évêques. C'est Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans, qui s'est mis à la tête de cette levée de crosses épiscopales. Son premier écrit contre la circulaire de M. Duruy, écrit très-vif, très-éloquent du reste, fut suivi de deux autres lettres. Sa brochure, la *Femme chrétienne*, qui tient à la fois du pamphlet et du sermon, est un remarquable morceau de polémique religieuse. Mgr Dupanloup y critique avec une excessive sévérité les ouvrages de M. Duruy comme professeur et ses tendances comme ministre. De tous côtés, on vit dans les journaux religieux apparaître des lettres d'un grand nombre d'autres prélats adhérant à la protestation de Mgr Dupanloup. Les mandements pour le carême de 1868 se ressentirent même de cette polémique, et l'évêque de Saint-Brieuc y parle des cours publics de filles établis « par un ministre dont les intentions ne peuvent être jugées que par Dieu. » Enfin, le pape Pie IX a adressé à Mgr Dupanloup un bref dans lequel il félicite chaleureusement ce prélat pour l'initiative qu'il a prise, et qualifie dans des termes rigoureux la tentative faite par le ministre français. M. Duruy a-t-il au moins recueilli comme récompense les applaudissements de la foule? Sur ce point sa récompense a été insuffisante. La plupart de ses grandes mesures n'ont rencontré qu'une approbation calme et discrète; il faut, pour émouvoir nos foules, le tapage des batailles, et nous ne sommes pas encore mûrs pour l'enthousiasme que doivent faire naître les triomphes de la pensée.

Qu'il nous soit permis de le dire, maintenant que M. Duruy n'est plus au pouvoir, l'ancien professeur d'histoire, devenu par son propre mérite grand maître de l'Université, a été le seul ministre qui, de 1851 à 1870, ait jeté un vernis de libéralisme sur l'empire. Sous un régime parlementaire, son action eût été plus féconde encore; et nous qui l'avons suivi dans les six années laborieuses qu'il a passées rue de Grenelle, nous qui connaissions ses projets, nous pouvons l'affirmer, sa retraite a été un malheur pour l'instruction publique.

Duruy (PORTRAIT DE M.), par Mlle Nélie Jacquemart. Ce portrait a obtenu un très-grand succès au Salon de 1869. M. Duruy, alors ministre de l'instruction publique, a eu le bon goût de ne pas se faire peindre en costume officiel; il a cru pouvoir se dispenser aussi de prendre l'attitude compassée, l'air solennel, le sourire protecteur qu'adoptent si aisément les parvenus. Il est assis, dans une pose familière, le coude appuyé sur le bras de son fauteuil, la main droite à demi enfoncée dans les revers de sa redingote, la gauche posée sur sa cuisse. Tous les critiques se sont accordés à reconnaître qu'il y a dans cette peinture une grande intensité de vie et l'expression d'une individualité physique et morale bien comprise et bien rendue. « C'est l'homme saisi dans l'intimité de sa physionomie, a dit M. Xavier Aubryet; la simplicité affable, la volonté persévérante, et en même temps comme une expression de fatigue généreuse, avec ce sourire indéfinissable qu'amènent les amertumes de la lutte. » M. Chaumelin (l'*Art contemporain*) a dit de ce portrait si expressif : « La tête, finement éclairée, est étudiée dans ses moindres détails, mais sans que cette précision tombe dans la sécheresse; les mains sont largement et vigoureusement modelées; le mouvement du corps est indiqué avec une remarquable justesse. Je n'ai qu'un reproche, peu grave d'ailleurs, à faire à cette peinture : la redingote est d'une couleur dure et fausse; on ne sent pas assez le moelleux de l'étoffe. Il serait peut-être à désirer aussi que le ton des chairs fût moins jaunâtre dans les parties éclairées. »

DURVAL (Jean-Gilbert), poëte dramatique français du XVIIe siècle. Il fut le contemporain et l'émule du grand Corneille, avec lequel il eut la prétention de lutter. C'était un ennemi déclaré de l'unité de temps, et il affectait de s'affranchir de cette règle du théâtre classique. Ses ouvrages sont : les *Travaux d'Ulysse*, tragi-comédie en cinq actes, tirée d'Homère (Paris, 1631, in-8°). Cette pièce est accompagnée de trois odes, savoir : l'*Automne*, la *Matinée*, le *Parfait ami*. Ces odes valent mieux que la tragi-comédie, ce qui ne veut pas dire toutefois qu'elles soient excellentes. *Agarithe*, tragi-comédie en 5 actes, tirée de Xénophon (Paris, 1639, in-4°). On lui attribue : la *Prise de Marsilly*, comédie tirée de l'*Astrée*, pièce inconnue aujourd'hui. Le théâtre de Durval ne manque pas de naturel, mais il est faible, presque sans souffle et incolore.

D'URVILLE (Jules-Sébastien-César), célèbre navigateur. V. DUMONT-D'URVILLE.

DURVILLÉE s. f. (dur-vi-lé — de *Dumont-d'Urville*, navigateur français). Bot. Genre d'algues, de la famille des fucacées, comprenant une seule espèce, qui vit dans les mers du Chili.

— **Encycl.** Ce beau genre d'algues est caractérisé par un stipe cylindrique assez gros, fixé aux rochers par un empatement hémisphérique et s'évasant en une fronde cunéiforme ou en éventail irrégulièrement découpé en lanières d'abord planes, plus tard cylindriques. L'unique espèce connue habite les côtes du Chili. Elle ressemble à une laminaire et acquiert d'énormes dimensions, car on a mesuré des individus qui avaient 5 mètres de longueur, avec des lanières de la grosseur du bras. Dans les parages où cette algue marine est abondante, elle fournit une ressource pour l'alimentation des classes pauvres.

DURVYE, mathématicien français du XVIIIe siècle. Il fut curé de La Futelaye (arrond. d'Evreux). Il a composé un ouvrage intitulé : *Secret des secrets géométriques* ou la *Quadrature du cercle et la trisection de l'angle, démontrés par des principes infaillibles* (Paris, 1774, in-8°).

DURY s. m. (du-ri). Comm. Toile de coton écru qui se fabrique dans les Indes. ‖ *Dury-agra*, Toile de coton de l'Inde, rayée bleu et blanc.

DURY (Jean), en latin **Duræus**, théologien écossais du XVIIe siècle. Il passa sa vie à tenter de réunir d'abord les diverses communions protestantes, puis les diverses communions chrétiennes, et poursuivit cette chimère avec un infatigable zèle. Ses principaux ouvrages sont : *Consultatio theologica super negotio pacis ecclesiasticæ* (Londres, 1641, in-4°); *A summary discourse concerning the work of peace ecclesiastical* (Cambridge, 1641, in-4°); *Manière d'expliquer l'Apocalypse par elle-même, comme il conviendrait d'expliquer toute l'Ecriture pour en avoir la véritable intelligence* (Francfort, 1674).

DU RYER (Isaac), poëte français, mort en 1631. D'abord secrétaire du duc de Bellegarde, il encourut, nous ignorons pourquoi, la disgrâce de ce seigneur, et, se trouvant sans aucune ressource, fut obligé, pour vivre, d'accepter un misérable emploi au port Saint-Paul. Là, il ne gagnait que 10 écus par mois. Voilà pourquoi Du Ryer s'est livré à tant de lamentations sur sa misère. Nous citerons de lui : le *Temps perdu et gayetés d'Isaac Du Ryer, nouvellement mis en lumière*; la *Vengeance des satyres*, pastorale, publiée à la suite du *Temps perdu* (1609); le *Mariage de l'Amour*, autre pastorale (1610); les *Amours contraires*, autre pastorale (1610). On sait fort peu de chose sur ce poëte malheureux et médiocre.

DU RYER (Pierre), poëte, auteur dramatique et traducteur français, né à Paris en 1606, mort dans cette ville en 1658. Il était fils du précédent. Il ne fut guère mieux traité que son père par la fortune, car, après avoir acheté une charge de secrétaire du roi, il fut obligé de la vendre à la suite de son mariage avec une jeune fille qui n'était pas plus avancée que lui dans la faveur de Plutus. Il devint alors secrétaire du duc de Vendôme, puis hérita, à l'Académie, du fauteuil de Paret, ce poëte que l'on voyait, suivant Boileau,

> Crayonner de ses vers les murs d'un cabaret.

Cet héritage ne l'enrichit point; toujours besoigneux, il dut se mettre aux gages des libraires, et l'on sait ce que cela rapporte. Enfin, il se retira dans un village près de Paris, et là, vieux et infirme, il vécut dans une sobriété qui ne dut pas lui être comptée pour son salut, car elle n'était rien moins que volontaire. Du Ryer fut aussi historiographe de France, avec une pension sur le sceau. Il a publié de nombreux ouvrages dont voici la liste : *Argénis et Poliarque* ou *Théocrine*, tragi-comédie (1630); *Argénis*, deuxième journée, tragi-comédie (1631); *Lysandre et Caliste*, tragi-comédie (1632); *Alcimédon*, tragi-comédie (1634); les *Vendanges de Suresnes*, comédie (1635); *Cléomédon*, tragi-comédie (1635); *Lucrèce*, tragédie (1637); *Clarigène*, tragi-comédie (1638); *Alcyonée*, tragédie (1639); *Saül*, tragédie (1639); *Esther*, tragédie (1643); *Bérénice*, tragédie en prose (1645); *Scévole*, tragédie (1646), le plus remarquable de ses ouvrages; *Thémistocle*, tragédie (1648); *Nitocris, reine de Babylone*, tragi-comédie (1649); *Dynamis, reine de Carie*, tragi-comédie (1650); *Anaxandre*, tragi-comédie (1654). On lui doit aussi de nombreuses traductions : *Traité de la providence de Dieu*, trad. du latin de Salvian (Paris, 1634, in-4°); les *Psaumes de D. Antoine, roi de Portugal, où le pécheur confesse ses fautes et implore la grâce de Dieu* (Paris, 1645, in-12); *Histoire de la guerre de Flandre*, trad. du latin de Strada (Paris, 1644-1649, 2 vol. in-fol.); les *Histoires d'Hérodote* (Paris, 1645, in-fol.); les *Suppléments de Freinshemius*, en tête de la trad. de Quinte-Curce de Vaugelas (Paris, 1647, in-8°); la *Vie de saint Martin par Sévère Sulpice* (Paris, 1650, in-12); *Œuvres de Cicéron* (Paris, 1652, 10 vol. in-12), la moins faible de ses traductions; les *Décades de Tite-Live, avec les Suppléments* (Paris, 1653, 2 vol. in-fol.); les *Histoires de Polybe, avec les Fragments* (Paris, 1655, in-fol.); *Histoire de M. de Thou, des choses arrivées de son temps* (Paris, 1659, 3 vol. in-fol.); les *Métamorphoses d'Ovide, avec de nouvelles explications historiques, morales et politiques* (Paris, 1660, in-fol.); *Œuvres de Sénèque* (Paris, 1667, 14 vol. in-12).

DURYER (LA), femme bien connue de tous les viveurs élégants du XVIIe siècle, par le cabaret qu'elle tenait à Saint-Cloud et qui était leur rendez-vous général. « La Duryer, dit Tallemant des Réaux, était une pauvre fille d'auprès de Mons, en Hainaut, qui était assez jolie en sa jeunesse; elle se donna à Saint-Preuil, qui lui fit gagner dix ou douze mille livres en une campagne où elle fut vivandière. Un jour qu'elle demanda de l'argent à Saint-Preuil, il la battit. Au lieu de se fâcher de cela, elle lui alla demander pardon et lui dit qu'elle était une impertinente de lui avoir demandé de l'argent, elle qui savait bien qu'il n'en avait pas. Quand il eut la tête coupée à Amiens, elle reçut sa tête dans son tablier et lui fit faire un magnifique service à ses dépens. » Privée ainsi de celui à qui elle avait consacré sa vie, elle se maria et ouvrit à Saint-Cloud un cabaret qui obtint bientôt une vogue et une popularité immenses. « Un dîner chez la Duryer était un événement dans la vie de tout bon viveur de ce temps-là, dit M. Edouard Fournier dans son curieux livre des *Hôtelleries et cabarets*; savoir ce qu'on y avait défoncé de tonneaux, éventré de poulardes, mis de vertus rebelles à bout et moissonné d'appas était la grande affaire des nouvellistes. « Si j'étais curieux, » écrit Furetière, ce serait d'apprendre com- » bien, un tel jour, on a mangé de dindons à » Saint-Cloud chez la Duryer, combien de » plats de petits pois ou de fraises, etc. » Dans toute la banlieue de Paris, il n'y avait guère que cette taverne dont on s'enquît si curieusement; les autres n'étaient regardées que comme des repaires de libertins sans noblesse et d'ivrognes sans qualité. Il y avait bien en-